

LES ARTICLES EN LIGNE

# KADATH



**Glozel, la troisième vague**

**Jacques Gossart**

Février 2021

# Glozel, la troisième vague

## Réflexions autour d'un livre atypique

*Jacques Gossart*

### Un projet ambitieux

Glozel irritant ; Glozel agaçant ; Glozel déconcertant ; mais Glozel passionnant ! Relégué cent fois parmi les « affaires classées », le site du hameau bourbonnais poursuit, en dépit de tout, son petit bonhomme de chemin. Et lorsque j'écrivais, dans un récent article de synthèse, « qu'en toute discrétion, les travaux se poursuivaient et se poursuivent toujours dans différentes directions »<sup>1</sup>, j'étais loin de me douter que l'actualité allait très vite confirmer mon propos. Car, alors que je mettais un point final à mon texte, un auteur clôturait le manuscrit d'un livre qui allait paraître dans les derniers mois de 2020, sous le titre *Glozel et les origines culturelles de la France*. L'objectif de ce nouvel ouvrage ? Apporter, selon les mots de l'auteur, « une réponse claire à l'un des dossiers les plus sensibles de ces dernières décennies pour l'archéologie française ».



Figure 1. La région de Glozel avec, à l'arrière-plan, les toits du hameau. (© Patrick Ferryn)

<sup>1</sup> Quel futur pour Glozel ? [www.kadath.be/online/store.html](http://www.kadath.be/online/store.html), août 2020.



J'avoue qu'après avoir lu ces lignes extraites de la quatrième de couverture, j'étais très intrigué, tant le but me semblait ambitieux par rapport à la situation sur le terrain ; une situation complexe d'un point de vue archéologique, rendue encore plus difficile par le climat de passion et de suspicion qui entoure toujours plus ou moins le site. Je ne reviendrai pas sur l'historique de cette « affaire de Glozel » qui a vu le jour le 1<sup>er</sup> mars 1924, un résumé des tribulations glozéliennes figure dans mon article précité. Rappelons simplement quelques éléments de base pour bien comprendre la suite.

*Figure 2. Le musée de Glozel (en 1988), installé dans une pièce de la ferme d'Émile Fradin, ici coiffé de sa casquette. (© Jacques Gossart)*

- Le site de Glozel est situé en France, à une vingtaine de kilomètres de Vichy. Il a été découvert par hasard en 1924 par le jeune Émile Fradin (1906-2010), alors qu'il aidait au labour d'un champ ; un endroit rapidement baptisé « Champ des Morts ». L'autre protagoniste principal de l'histoire se nomme Antonin Morlet (1882-1965), médecin vichyssois, archéologue et fouilleur historique du site.
- L'authenticité de Glozel, longtemps contestée, voire farouchement niée, est aujourd'hui généralement acceptée.
- En l'absence de méthodes de datation telles que nous les connaissons de nos jours, le site a longtemps été qualifié de néolithique, voire, un temps, de paléolithique ; du moins par ceux qui admettaient son authenticité. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, les mesures – par carbone 14 et thermoluminescence principalement, réalisées à partir de 1971 – ont permis de déterminer quatre périodes d'occupation, soit : Âge du fer et gallo-romain, haut Moyen Âge, Moyen Âge, XX<sup>e</sup> siècle.
- Principal sujet de discorde depuis les premières découvertes, des signes sont présents sur de nombreux artefacts : objets en os et en pierre, mais surtout en céramique, dont des tablettes. Des signes plus ou moins apparentés ont été retrouvés ici et là, dans la région et beaucoup plus loin, et des tableaux comparatifs ont été établis, regroupant des signes phéniciens, celtiques, grecs, étrusques, pour ne citer que les principaux. Les plus récentes tentatives de déchiffrement semblent confirmer qu'il s'agit bien d'une écriture. Les analogies avec d'autres écritures de l'Âge du fer et de l'époque gallo-romaine ont permis, à titre d'hypothèse, de traduire certaines inscriptions.

D'un certain point de vue, et à la manière de phénomènes plus récents, on pourrait dire que l'histoire de Glozel s'est déployée en deux vagues :

- Première vague, entre 1924 et 1970, le temps des découvertes. Deux camps s'affrontent : les anti-glozéliens, qui contestent l'authenticité du site, et les pro-glozéliens, qui datent les objets du Néolithique.
- Deuxième vague, de 1971 à aujourd'hui, le temps de l'apaisement. Glozel est authentifié, mais largement postérieur au Néolithique.

La question est : y aura-t-il une troisième vague ? La réponse se trouve peut-être dans les pages de ce *Glozel et les origines culturelles de la France* récemment paru. L'auteur,

Christophe Mommessin, spécialiste des questions maritimes, a précédemment publié un ouvrage traitant de *La marine française et la résolution de la question d'Orient*. Au propre comme au figuré, nous voilà bien loin du Massif central, mais on comprend l'intérêt de l'auteur lorsqu'on apprend qu'enfant, il venait passer des vacances familiales à quelques kilomètres de ce mystérieux hameau de Glozel, objet de nombreuses discussions à la veillée.

Après un fort bon résumé de l'historique de l'affaire de Glozel, Christophe Mommessin entame sa démonstration, dont l'objectif est, « en rassemblant les conclusions des travaux les plus pertinents menés sur Glozel depuis un siècle, d'aboutir à la définition [d'un] cadre chronologique et culturel ». Si, comme je viens de le rappeler, la question de l'authenticité ne se pose plus vraiment, il n'en va pas de même pour les datations, dont l'étalement des résultats ne permet toujours pas d'apporter une solution satisfaisante à l'énigme archéologique que constitue Glozel. Deux possibilités s'offrent alors à nous : soit accepter ces résultats et le constat d'incomplétude qui en découle, soit remettre ces résultats en cause. On pouvait s'en douter : c'est cette deuxième option qui a été choisie par Christophe Mommessin.

## **Des dates, oui, mais lesquelles ?**

Je ne pourrais certes pas reprendre ici l'intégralité de la volumineuse démonstration de l'auteur, et me contenterai d'en extraire quelques éléments. Par exemple, il met en avant, et avec raison, l'argument de recuisson des céramiques, dont on sait qu'elle réinitialise le compteur de la thermoluminescence. Ce processus aurait pu être initié lors du séchage au four de certaines pièces exhumées à diverses époques, non seulement lors des fouilles des années '20, mais aussi bien antérieurement.

Un autre point soulevé par notre auteur est la présence bien avérée de verriers médiévaux dans la région<sup>2</sup>. Outre qu'elle a pu intervenir également dans la remise à zéro des compteurs de thermoluminescence, l'activité de ces artisans a contribué à l'hétérogénéité du site, mêlant des artefacts d'époques différentes et bouleversant peu ou prou la stratigraphie originale. Et les premières fouilles n'ont fait qu'accentuer cette confusion stratigraphique, en raison de l'amateurisme de l'organisation du chantier durant les deux premières années d'activité.

Outre les céramiques, différents ossements ont été datés, cette fois par la méthode du carbone 14. Et comme le note Christophe Mommessin, « la plupart des pièces en os étudiées confirment une occupation médiévale pour Glozel. [...] Cela ne signifie pas que la quantité d'ossements remontant à l'Antiquité ait été quasi inexistante dès l'origine, mais plutôt qu'avec le temps, l'acidité des sols a fait son œuvre en détruisant la plupart de ces objets les plus anciens. » Ce sont donc, poursuit l'auteur, les datations des céramiques qui permettent de confirmer l'ancienneté potentielle de Glozel. Mais c'est là que le mystère s'épaissit : « les dates pré-médiévales sont si étendues dans le temps, pour des séries de céramiques présentant une réelle unité, qu'elles font dou-

<sup>2</sup> Voir e.a. RIGONDET Georges. « Les mystérieux verriers de Glozel ». *Kadath*, 104, 2008.

ter du fait que cet échelonnement puisse correspondre aux dates de fabrication de tous ces objets. Celui-ci court en effet sur 700 ans, de l'âge du Fer aux Mérovingiens. » De plus, ces dates « paraissent en fort décalage avec la nature et le style des objets considérés ». Et Mommessin de poursuivre : « Il est donc peu probable que les dates indiquées correspondent à celles de la fabrication de ces objets. » Il faudrait alors jeter aux oubliettes les datations obtenues par la thermoluminescence. Mais comment justifier ce rejet ? Quel mécanisme invoquer pour discréditer ce qui constitue finalement le socle sur lequel s'appuient toutes les hypothèses actuelles ? Pour ce faire, l'auteur va faire appel aux résultats de mesures archéomagnétiques réalisées par Mike Barbetti, du laboratoire de recherche d'Oxford. Reprenons ce qu'en dit l'auteur (p. 115), citant lui-même Barbetti :

« Alors que "l'âge de thermoluminescence devrait donner la date de [dernière] cuisson de son substrat" (l'argile), l'intérêt de l'archéomagnétisme est lié au fait que "les mesures de l'intensité du champ magnétique d'origine (...) fournissent des informations indépendantes sur la date de cuisson des substrats des artéfacts", mais qui sont liées à la date de fabrication initiale de ceux-ci. En effet, au moment de la première cuisson de l'argile, les oxydes de fer vont s'orienter parallèlement au champ magnétique terrestre en se fixant définitivement dans cette direction lors du refroidissement. Il s'agit alors de déterminer la direction de leur aimantation. [...] Le résultat permet ainsi de faire apparaître la correspondance entre le champ magnétique attaché à la fabrication de l'objet et les différentes périodes durant lesquelles ce champ magnétique a été constaté comme identique à Glozel. »

La conclusion de tout cela est plutôt radicale : les dates obtenues par thermoluminescence sont en réalité postérieures à la fabrication des objets, avec quatre périodes possibles de fabrication initiale, soit vers 4600, 3800 et 1850 AEC, ou à partir de 1600 EC. Finalement, Glozel serait donc préhistorique, et plus précisément néolithique. Une théorie de la première heure, émise par le Dr Morlet, et exposée dans les premières publications, dès 1925. Retour aux sources en quelque sorte.

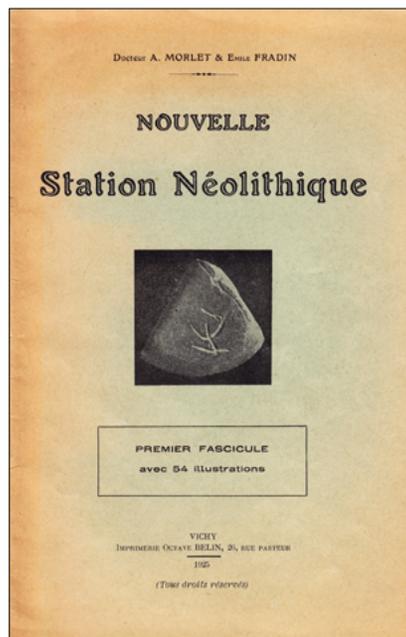


Figure 3. Publiée en 1925, soit un an après la découverte du site, cette toute première brochure défendait l'hypothèse d'un Glozel néolithique ; une hypothèse aujourd'hui actualisée par le livre de Christophe Mommessin, dernier en date de la longue série des ouvrages consacrés au site bourbonnais. La boucle serait-elle bouclée ?

Ayant rétabli Glozel dans son statut de site néolithique, Christophe Mommessin va en examiner les différents aspects. Citons en vrac : les activités agricoles, le bestiaire des objets gravés, la représentation des éléments humains et leur symbolisme, les liens



l'écriture. Bien sûr, les choses ont fortement évolué depuis, avec la reconnaissance des pré-écritures préhistoriques, depuis les signes des grottes paléolithiques jusqu'aux glyphes néolithiques de Vinča, en passant par les gravures du Mont Bego. Mais en dépit de cette évolution, les préjugés, eux, font de la résistance, en particulier lorsqu'il s'agit d'admettre l'existence d'une écriture néolithique au centre de la France. Et là, il faut bien l'avouer, les Français se posent en champions !

Le premier à s'être penché sur les signes glozéliens est évidemment Antonin Morlet. Un travail de défrichage, mais pas encore de déchiffrement. Comme le souligne Mommessin, « les travaux de Morlet n'ont pas vraiment permis de déterminer la nature des écrits du Champ des Morts. » Mais rendons à César ce qui lui appartient : Morlet a fait œuvre utile et même indispensable, en ouvrant la route à la cohorte des futurs épigraphistes et traducteurs de tout acabit.

En particulier, il a identifié la nature syllabique de l'écriture glozélienne. Une écriture qui aurait évolué dans le temps, tant au niveau du syllabisme que du support. Et Mommessin de conclure : « les caractères gravés sur galets, souvent associés au cerf, ainsi que les inscriptions sur les anneaux de schiste, pourraient constituer les inscriptions les plus anciennes de Glozel, vers 2200 AEC. Les tablettes les moins chargées en signes et les inscriptions des vases et des urnes relèveraient d'une

*Figure 5. Cette vitrine du musée de Glozel présente une collection de tablettes inscrites, variables tant par leur forme et leur taille que par la qualité des inscriptions. (© Jacques Gossart)*

période intermédiaire. Les grandes tablettes seraient enfin les plus récentes, dont l'origine remonterait autour de 1900 AEC. »

Cela étant, je dois préciser que toutes les inscriptions ne sont pas lisibles. Ainsi, alors que certaines tablettes présentent des rangées régulières, d'autres par contre sont gravées de signes disposés sans ordre apparent. Peut-être cette dernière catégorie d'inscriptions était-elle le résultat de recopiations effectuées par des individus illettrés, qui ne voyaient là que des signes magiques. Cette hypothèse, que j'avais rapportée en 1974<sup>5</sup>, reste valable en 2021 : de même que nos sociétés modernes comptent encore leur part d'illettrés, il devait en être de même au temps de Glozel.

Après un passage en revue des différents aspects d'une diffusion de l'écriture glozélienne, dont le lien avec l'alphabet phénicien, Christophe Mommessin va se risquer sur un terrain plutôt glissant ; ce qu'il annonce sous le titre *Glozel et la question indo-européenne*. La notion d'« Indo-Européen » est née des travaux d'une lignée de savants que l'on fait traditionnellement débiter avec William Jones (1746-1794), lui-même s'appuyant sur les travaux d'érudits l'ayant précédé depuis la Renaissance. Lors d'une conférence demeurée célèbre, Jones déclara que des langues indiennes et européennes comme le latin, le sanskrit, l'aveistique, le grec, le celtique et le gotique,

<sup>5</sup> « Spécial Glozel ». *Kadath*, 7, 1974, p. 35.

présentaient tant de points communs qu'elles devaient avoir une même origine. Les successeurs de Jones développèrent l'idée, mettant en place le concept d'une langue primordiale (*Ursprache*) reconstituée, bientôt désignée par l'expression « proto-indo-européen » ou PIE. Et comme il fallait bien des locuteurs à cette langue-mère supposée, on créa les Indo-Européens. Il ne restait plus qu'un petit détail à régler : déterminer le lieu d'origine de ce peuple. C'est là que les choses se corsèrent car, en dépit des nombreuses recherches de terrain, aucune trace matérielle attribuable à ces fantomatiques Indo-Européens ne put être découverte. Aujourd'hui, et après des décennies de théories les plus diverses, parfois sous-tendues d'idéologies contestables, le mystère reste à peu près entier, l'existence même d'un peuple indo-européen étant incertaine. Quant au proto-indo-européen, il relève toujours lui aussi de la théorie, aucun texte rédigé dans cette langue n'étant venu confirmer son existence.

Que vient faire Glozel dans cette pétaudière ? Mommessin constate que les signes glozéliens semblent se diffuser dans des écritures rattachées tant à des langues indo-européennes (grec, gaulois...) que sémitiques (phénicien, étrusque...). Et de conclure : « un autre apport de Glozel serait [...] de montrer qu'entre la fin des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> millénaires avant Jésus-Christ, il n'y aurait pas eu de séparation absolue entre un prétendu groupe linguistique indo-européen et un autre sémitique, tout simplement parce que, durant cette époque, le premier n'existait pas en soi. » L'idée est intéressante mais peut-être un peu prématurée, car elle ne se base que sur la ressemblance entre caractères d'écritures différentes. Or, ce jeu des comparaisons entre signes ne suffit pas à établir des liens incontestables entre écritures. D'abord parce que les écritures de référence ne sont pas toujours déchiffrées, comme dans le cas du glozélien ; ensuite parce qu'une comparaison complète implique des recherches qui ne se limitent pas à un « air de famille » plus ou moins marqué entre signes. (Il faut d'ailleurs remarquer que la liste des signes glozéliens a évolué dans le temps, en fonction de regroupements de signes apparentés.) Les séquences et fréquences d'apparition, parfois même les supports doivent être pris en compte. Mais quoi qu'il en soit, voilà donc Glozel lancé dans l'arène indo-européenne, à l'aube peut-être d'une belle carrière... Qui sait ?



À n'en pas douter, les hypothèses proposées par Christophe Mommessin seront critiquées, voire rejetées, par une part non négligeable des autorités académiques ; du moins celles qui auront pris la peine de lire l'ouvrage. Une réaction prévisible, le livre mettant à mal le *modus vivendi* qui s'est péniblement établi après des décennies de joyeux chamaillis. Car répétons-le, une écriture inconnue au centre de la Gaule n'est finalement pas si dérangeante. Mais rares sont ceux qui, en France particulièrement, accepteront sans sourciller d'attribuer à ces caractères mystérieux une origine néolithique. Comment faire dès lors pour faire avancer les choses ? Pour confirmer – ou infirmer – la théorie de Ch. Mommessin ? Même si cela a déjà été dit des milliers de fois, je répète après beaucoup d'autres que la première chose à faire est de reprendre les fouilles, afin de disposer d'un matériau sain, non contesté car non contestable. Il sera alors possible de procéder à de nouvelles analyses (dont des datations par archéo-

magnétisme, mais pas seulement) pour enfin, peut-être, connaître le fin mot d'une histoire qui, sinon, n'aura jamais de fin.

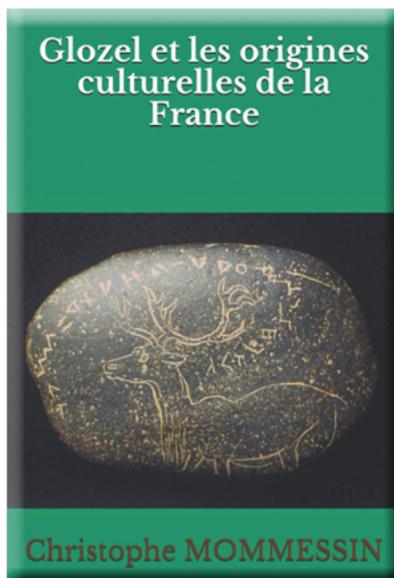


Figure 6. Christophe Mommessin, *Glozel et les origines culturelles de la France*, Tolbiac Éditions, 2020.  
384 pages, nombreuses illustrations en noir et blanc.  
Attention : ce livre est disponible uniquement sur Amazon.  
Pour contacter l'auteur : [livre.glozel@laposte.net](mailto:livre.glozel@laposte.net)

### Sur l'auteur de cet article



Cofondateur et secrétaire général de Kadath, Jacques Gossart a publié de nombreux livres et articles sur l'origine des civilisations, dont *Aux origines de la Chine* et, très récemment, *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*.



Illustration de page de titre : poterie à « masque néolithique », ornée de signes alphabétiformes – hauteur : 30 cm. (© Patrick Ferryn)

**KADATH ASBL**

**Avenue Edmond Parmentier 36, Bte 2**

**B-1150 Bruxelles, Belgique**

**Éditeur responsable : Patrick Ferryn**

**Design et mise en page : Jean Leroy**